

Le monde hellénistique, belliqueux et novateur

André Bernand

Professeur émérite des universités

À la mort d'Alexandre le Grand, en 323 av. J.-C., ses successeurs, dont la plupart étaient ses anciens généraux, se partagèrent son empire en trois : l'Asie, la Macédoine et l'Égypte, qui échurent aux Ptolémées. Il en résulta non seulement une Égypte hellénistique, mais des « mondes hellénistiques ». André Bernand brosse ici l'histoire de cette grande civilisation qui, au-delà des conflits de frontières, des désordres dynastiques et des assassinats de palais, sut faire preuve de vitalité et de créativité.

L'origine du terme « hellénistique »

L'adjectif *hellénistique* a été utilisé pour distinguer l'hellénisme des époques dites « classiques », en gros les Ve et IV^e siècle av. J.-C., et celui de l'époque qui suivit du III^e au I^{er} siècle av. J.-C. depuis la fondation d'Alexandrie, en 331 av. J.-C., par Alexandre le Grand. Jusqu'à l'an 30 av. J.-C. environ, date de l'entrée de Jules César à Alexandrie, on pénètre dans l'époque romaine, qu'il vaut mieux appeler impériale.

« Le terme hellénistique a d'abord servi à qualifier la langue grecque, teintée d'hébraïsmes, qu'employaient les juifs hellénisés, comme ceux qui, sous Ptolémée Philadelphe, traduisirent la Bible dite des Septante. Puis, vers le milieu du XIX^e siècle, le savant allemand J. G. Droysen répandit l'usage du mot *Hellenismus*, qui n'a pas d'équivalent direct en français, pour désigner la période de l'histoire ancienne qui s'étend du règne d'Alexandre le Grand à celui de l'empereur Auguste », explique François Chamoux.

C'est ce qu'écrivait, en 1681, Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle* : « Le reste des livres sacrés pourrait dans la suite avoir été mis en grec pour l'usage des Juifs répandus dans l'Égypte et dans la Grèce, où ils oublièrent non seulement leur ancienne langue qui était l'hébreu, mais encore le chaldéen que la captivité leur avait appris. Ils se firent un grec mêlé d'hébraïsmes qu'on appelle le langage hellénistique. Les *Septante* et tout le *Nouveau Testament* sont écrits en ce langage. »

L'aire culturelle et historique du terme « hellénistique »

D'emblée, le terme « hellénistique » qualifie donc une langue composite, pour ne pas dire

abâtardie, mais qui sera plus tard la langue des Pères de l'Église et des écrivains chrétiens, qui laissèrent une littérature aussi riche que la langue dite hellénique. Toutefois, en ses débuts, l'adjectif hellénistique était un terme péjoratif et les hellénistes purs et durs ne manquèrent pas de le dire imprudemment.

Cet adjectif fut d'abord appliqué à l'Égypte qu'on appela « ptolémaïque », « lagide » ou « hellénistique » pour désigner une même réalité dans l'espace et dans le temps, mais avec des connotations particulières. L'Égypte lagide porte le nom de l'obscur général Lagos, père de Ptolémée Ier et par là même fondateur de la dynastie qui devait régner trois siècles sur la vallée du Nil, de la mer à la deuxième cataracte et sur les pays qui furent rattachés par conquête à ce territoire, depuis la mort d'Alexandre le Grand en 323 av. J.-C. et l'arrivée comme gouverneur du capitaine macédonien Ptolémée Ier Sôter, fils de Lagos, dont le nom ne signifie pas « lièvre », comme certains l'ont cru, mais « conducteur de peuple » ce qui est plus flatteur. Les descendants de ce Lagos régnèrent en Égypte, jusqu'à la conquête de ce pays par Auguste. Les Ptolémées, auxquels les historiens modernes donnent un numéro d'ordre, mais que les documents anciens désignent par leur nom, leur patronyme et leur surnom, firent de cette affaire de famille qu'était l'exploitation de l'Égypte, un royaume doté d'institutions originales, exploité selon des plans nouveaux et nettement différencié de la Grèce classique.

L'Égypte ptolémaïque résulte du morcellement de l'empire d'Alexandre le Grand. Dès 321 av. J.-C., l'assassinat du régent Perdikkas, avec le partage dit de *Tripardisos* avait attribué la Macédoine à Antipatros, l'Égypte à Ptolemaios, la Thrace à Lysimachos, l'Asie Mineure à Antigonos, la Babylonie à Séleucos. Dès 306-305, ces successeurs d'Alexandre, appelés *diadoques*, avaient pris le titre de rois. Des luttes les opposèrent durant une quarantaine d'années et la situation ne se stabilisa que le jour où trois grands royaumes furent constitués : celui de Macédoine, qui revint à Antigonos Gonatas, petit-fils d'Antigonos le Borgne, celui d'Asie qui fut dévolu à Antiochos Ier, fils de Séleucos, celui d'Égypte enfin qui resta propriété de Ptolémée, fils de Ptolémée, c'est-à-dire Ptolémée II Philadelphe, fils de Ptolémée Ier Sôter. Ainsi se constitua non pas seulement une Égypte hellénistique, mais des mondes hellénistiques, royaumes qui eurent des destinées complexes, souvent conflictuelles et toujours compliquées.

Un retour aux sources du monde hellénistique

Pour comprendre ce monde hellénistique, il faut remonter au passage de la Grèce des cités à la Grèce des royaumes ou, si l'on préfère, de la Grèce de la démocratie à la Grèce de la royauté. C'est la victoire de Philippe II de Macédoine (382-336 av. J.-C.), père d'Alexandre, sur les Athéniens et les Thébains à Chéronée en Béotie, en 338 av. J.-C., qui a fait passer la Grèce d'un régime démocratique à un régime monarchique.

La Grèce des cités n'avait pas pour devise celle de notre république : « Liberté, égalité, fraternité », mais un idéal qu'on peut résumer ainsi : *isonomia* « égalité », *dikaïosynè* « justice », *autarkia* « indépendance ». L'égalité des droits était apparue en plusieurs endroits du monde grec, depuis la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C., à Argos, à Corinthe, dans l'Athènes de Clisthène. C'était une démocratie directe, sans députés. De cet exercice du pouvoir par chaque citoyen était née une morale politique, qui se voulait respectueuse de la justice, chaque cité gardant son indépendance. On ne peut utiliser le terme galvaudé de cité-État, car il implique aujourd'hui une centralisation, une hiérarchie des pouvoirs, une orientation imposée. Or, la démocratie grecque n'était pas centralisée, chaque cité gardant son indépendance et chaque citoyen son libre arbitre. Cet extraordinaire équilibre démocratique réalisé par la cité grecque fut remplacé par ces monarchies qui, happées par l'esprit de conquête et l'appât du gain, utilisèrent parfois les pires moyens pour maintenir leur souveraineté.

La Grèce des royaumes inaugura donc une organisation et une philosophie politique entièrement nouvelles. Démosthène, grand patriote mais esprit borné, pour ne pas dire buté, n'avait pas compris qu'après cette défaite une page de l'histoire grecque était tournée : la domination de Philippe II inaugurerait une ère nouvelle. Il fallait se résigner à subir la tutelle du roi de Macédoine pour conserver l'héritage grec. Un nonagénaire d'avant-garde, Isocrate, qui décéda à 97 ans, peu après Chéronée, avait bien compris l'orientation nouvelle des pays grecs. Quand, en 339, un homme courageux ressentit à la lecture des pages où, comparant Philippe II à Agamemnon, Isocrate trace le portrait du nouvel Héraklès que doit être le roi de Macédoine. Les leçons d'Aristote, qui était le tuteur d'Alexandre, ne purent que renforcer l'idéal de royauté éclairée qui fut celui de ce jeune homme hors du commun.

Le gouvernement des successeurs d'Alexandre le Grand

Les royaumes qui naquirent du partage de l'empire d'Alexandre ne furent pas des régimes exemplaires. Ces monarchies hellénistiques furent ravagées par les désordres intérieurs, les rivalités de famille, les guerres de conquêtes parfois désastreuses. Comme on appelait *Lagides* les Ptolémées d'Égypte, on nomma *Séleucides*, du nom de Séleucos Ier, les rois qui régnèrent sur l'Asie Mineure et la Syrie. On appela *Antigonides*, les descendants d'Antigonos le Borgne. D'autres royaumes existèrent, tel celui des *Attalides*, du nom d'Attale, qui régnèrent à Pergame. Le roi Magas avait en partage le royaume de Cyrène. Tous ces royaumes hellénistiques parfois s'allièrent, mais le plus souvent se combattirent. Ils étaient minés par des querelles de succession, des complots de palais, des ambitions se combattant, des assassinats, des guerres incessantes. Ce monde hellénistique devait disparaître à des époques diverses et finit par être soumis par les Romains, à la suite d'avatars qu'il serait trop long d'énumérer, mais dont on peut donner quelques exemples.

Comme exemple des sanglantes querelles décimant une famille, on peut citer la tragédie argéade, le général Argéas ayant donné son nom à la famille d'Olympias, la veuve de Philippe II et la mère d'Alexandre le Grand. La vieille reine, ayant appris un projet d'Eurydice, épouse fort lucide de l'arrière Philippe III, pour accaparer le pouvoir royal, accourut à la tête d'une armée épirote. Elle réussit à s'emparer des personnes d'Eurydice et de Philippe III Arrhidé, qu'elle fit mettre à mort à l'automne 317 av. J.-C. Elle assouvissait ainsi de façon fort peu politique de vieilles rancunes, car Philippe III était un bâtard de Philippe II. Un frère du roi Cassandre, mari de la fille de Philippe II, fut mis à mort sur ordre d'Olympias, ainsi qu'une centaine de nobles macédoniens. Mais le roi Cassandre revint précipitamment du Péloponnèse où il guerroyait et réussit à se faire livrer Olympias. L'assemblée de l'armée macédonienne condamna à mort Olympias. L'histoire du monde hellénistique est pleine de ces querelles dynastiques meurtrières.

Des alliances s'ourdissaient et surgissaient sans cesse entre certains rois, généralement pour faire tomber un souverain rival. C'est ainsi que le roi Eumène de Pergame suscita la jalousie de ses rivaux. Il avait mené des campagnes militaires victorieuses, en Phénicie, où il s'était emparé d'une partie des récentes conquêtes de Ptolémée et se dirigeait vers l'Iran. Mais, traqué par Antigonos, Eumène finit par être livré par ses troupes découragées, jugé, condamné et exécuté en 316. Cette victoire sur Eumène donnait à Antigonos la maîtrise de presque toutes les régions allant de l'Asie Mineure à l'Iran inclus. Il installa dans ces pays des satrapes pris parmi ses fidèles. La vie de satrape, contrairement aux délices qu'on lui attribue, n'était pas une sinécure, car tous ces hauts personnages se détestaient cordialement et se faisaient la guerre.

Comme exemple de grandeur et de chute, on peut citer la destinée de Lysimaque, de 287 à 281 av. J.-C. Ce général d'Alexandre le Grand s'était taillé un royaume en Thrace. La victoire d'Alexandre à Ipsos lui avait permis de s'emparer de l'Asie Mineure. S'étendant à la fois en Europe et en Asie, il fonda en 309-308, comme capitale des Détroits, la ville qui prit son nom et s'appela *Lysimacheia*. Il occupa en 288-287 la moitié nord de la Macédoine, aux dépens de Démétrios. Il

suscita de la sorte l'inquiétude de Séleucos, son voisin asiatique et celle de Ptolémée II. De plus, il menaçait le roi Pyrrhos d'Épire. Le royaume de Lysimaque finit par comprendre la Thrace jusqu'au Danube, à l'exception de Byzance, cité libre, la Macédoine et la Thessalie, l'Asie Mineure – à l'exception des deux royaumes du Pont et de Bithynie. Malgré tant de succès, le royaume de Lysimaque était miné de l'intérieur. Lysimaque se fit détester aussi bien des Grecs que des Thraces, par son âpreté fiscale et sa brutalité. Son pouvoir bascula quand son fils Agathocle fut assassiné par son propre père, à la demande de sa femme Arsinoé qui avait eu plusieurs fils de Lysimaque et était désireuse d'assurer la succession à son fils aîné, au détriment de son beau-fils. Sentant les haines et les rancunes monter contre lui Lysimaque se montra encore plus dur. En 282, Séleucos envahit l'Asie Mineure et régla son compte à Lysimaque à la bataille de Couroupédion, près de Sardes, en 281. Ainsi fut abattu un des colosses orientaux.

Ce qui menaçait le royaume de Lysimaque, c'était aussi les risques d'invasion de la frontière septentrionale. C'est ce qui se passa quand Ptolémée Keraunos devint roi de Macédoine en 281. Ce fils dépossédé de Ptolémée Ier assassina de sa propre main son bienfaiteur Séleucos et s'enfuit à Lysimacheia. Ptolémée Keraunos n'avait aucune expérience des affaires du royaume et ne put faire front aux invasions qui se produisirent dans l'ex-royaume de Lysimaque. Parmi les envahisseurs s'illustrèrent « nos ancêtres les Gaulois » qu'on n'aurait pas imaginés si actifs dans une contrée si lointaine. Keraunos affronta les Gaulois en rase campagne. Son armée fut écrasée et lui-même fut tué, début 279. Cette défaite de Keraunos ouvrait la route de la Grèce aux bandes celtiques. Les Gaulois pénétrèrent jusqu'à Delphes, qui contenait des trésors, mais une tempête de neige miraculeuse sauva le sanctuaire du pillage. Ce miracle de Delphes fut commémoré par la fête des *Sôteria*, « du salut », et donna naissance à une abondante documentation épigraphique.

Les richesses de la civilisation hellénistique

L'histoire du monde hellénistique se présente donc comme un nid de vipères, un sac d'embrouilles où souvent l'on se perd. Mais le monde hellénistique n'est pas connu seulement par ces crimes et ces désastres. Ce fut aussi l'épanouissement d'une économie, d'une politique, d'une civilisation nouvelles. Peut-être est-ce la période la plus inventive de l'histoire grecque et la marque que le génie grec savait s'adapter, s'enrichir au contact des cultures étrangères. Les rois hellénistiques multiplièrent les fondations de villes nouvelles. Bien entendu Alexandre avait donné l'exemple en créant Alexandrie la Grande et les nombreuses Alexandries fondées au cours de sa marche vers l'Inde. Mais on assista à plusieurs types de fondations réalisées par les souverains hellénistiques. Il y eut des villes créées de toutes pièces, cités ou colonies militaires, peuplées exclusivement de Grecs et de Macédoniens, telle Apamée de l'Oronte, Stratonice de Carie, Séleucie de Piérie... Il y eut aussi un deuxième type de fondation : l'octroi d'un peuplement grec à une vieille ville orientale. Ainsi Alep devint Beroia, et Antioche IV voulait faire de Jérusalem une Antioche, ce qui aurait encore compliqué la situation de cette ville. Un autre type de fondation fut provoqué par la nécessité d'aménager des territoires bouleversés par des modifications de terrain ou par le souci de remanier la défense. Ainsi l'appela Demetrias. Séleucos Ier fonda Antioche, Séleucie de Piérie, Apamée, Laodicée... Fonder une ville était l'apanage et l'honneur d'un grand roi.

La politique fut transformée par l'avènement des rois. Différents des « tyrans » de jadis, ils furent moins attachés aux traditions et d'esprit plus novateur. L'exemple d'Alexandre le Grand fut un modèle à suivre. La volonté du roi pouvait être parfois excessive ou arbitraire, mais elle évitait les sempiternelles discussions et chamailleries qui, dans les assemblées grecques opposaient les participants et qui, dans le monde grec, dressaient souvent les cités les unes contre les autres.

Du point de vue économique, l'époque hellénistique est une période d'enrichissement, dont témoignent le développement des villes, le métissage des populations, l'exploitation des richesses agricoles ou minières. Tous les pays n'étaient pas riches en céréales comme l'Égypte, ou en ressources minières, mais aucun n'était dans le dénuement, car le roi veillait sur le bien-être de ses

sujets, ne serait-ce que par simple prudence. On est étonné que, malgré tant de guerres, des zones de prospérité n'aient cessé de s'agrandir. Au besoin, on obligeait les paysans à rester dans les campagnes. Ainsi, en Égypte, comme le révèle la *Lettre d'Aristée Philocrate*, le roi interdisait aux paysans de rester plus de vingt jours dans la ville, ce qui aujourd'hui apparaît comme une contrainte insupportable. Mais la vie n'était pas toujours rose dans le monde hellénistique.

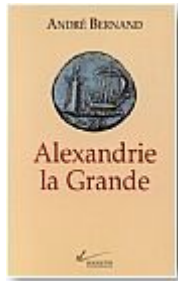
Considérée parfois comme un monde n'ayant pas le prestige de la Grèce classique, l'époque hellénistique est en fait riche d'innovations et de créations. La connotation péjorative attachée à l'adjectif hellénistique n'est aucunement justifiée. En effet, la civilisation grecque n'a jamais donné plus de preuves de sa vitalité. Quand le roi Ptolémée II Philadelphe faisait défiler dans la ville d'Alexandrie ce cortège où étaient présentées toutes les richesses du pays, fête instituée, aux dires de Callixène, dont le texte a été conservé par Athénée, pour montrer la richesse du royaume, les sujets pouvaient être fiers de leur roi.

André Bernand

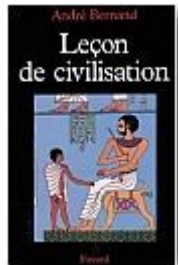
Mai 2001

Copyright Clio 2019 - Tous droits réservés

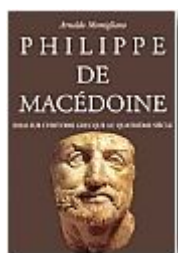
Bibliographie



Alexandrie la Grande
André Bernand
Hachette, Paris, 2e édition 1998



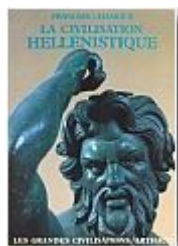
Leçon de civilisation
André Bernand
Fayard, Paris, 1994



Philippe de Macédoine
Arnaldo Momigliano
Eclat, Paris, 1992



L'Aventure grecque
Pierre Lévêque
Références Histoire
Le Livre de Poche, Paris, 1997



La civilisation hellénistique
François Chamoux
Les grandes civilisations
Arthaud, 1998



Le Monde hellénistique, tome 2 : La Grèce et l'Orient, 323-146 av. J.-C.
Claire Préaux
Nouvelle Clio
PUF, Paris, 2002

Histoire politique du monde hellénistique
Édouard Will
In Annales de l'Est
1966-1967

